

Une histoire de l'écologie : les regards sur la nature des origines à nos jours. Par Yves Hébert. (Québec : Les Éditions GID, 2006. 477 p., ill., notes. ISBN 2-922668-80-0 39,95\$)

Olivier Craig-Dupont

Volume 30, numéro 1, 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/800533ar

DOI : [10.7202/800533ar](https://doi.org/10.7202/800533ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN 0829-2507 (imprimé)
1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olivier Craig-Dupont "Une histoire de l'écologie : les regards sur la nature des origines à nos jours. Par Yves Hébert. (Québec : Les Éditions GID, 2006. 477 p., ill., notes. ISBN 2-922668-80-0 39,95\$)." *Scientia Canadensis* 301 (2007): 106–108. DOI : [10.7202/800533ar](https://doi.org/10.7202/800533ar)

Copyright © Canadian Science and Technology Historical Association / Association pour l'histoire de la science et de la technologie au Canada, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

***Une histoire de l'écologie : les regards sur la nature des origines à nos jours.* Par Yves Hébert. (Québec : Les Éditions GID, 2006. 477 p., ill., notes. ISBN 2-922668-80-0 39,95\$)**

Cet ouvrage a l'ambitieux projet de faire l'histoire combinée de l'écologie scientifique et de la « pensée écologiste » au Québec. Publié aux Éditions GID, il est ouvertement destiné au grand public et sa facture aérée, aux illustrations et encadrés nombreux, le confirme.

Par ses monographies sur l'histoire locale de la région de Montmagny et de la Côte-Sud du Saint-Laurent, Yves Hébert est reconnu comme un contributeur actif de l'histoire publique du Québec. Les lecteurs de la revue d'histoire québécoise *Cap-aux-Diamants* seront aussi familiers des travaux d'Hébert. Ses articles sur l'exploitation des forêts et des pelleteries auront fourni une base importante à ce nouvel effort en histoire des sciences et de l'environnement.

Le livre d'Hébert s'appuie sur un corpus documentaire principalement composé de sources imprimées, comme des retranscriptions d'anciens rapports de voyages, des bulletins internes et des articles spécialisés de sociétés savantes, des traités scientifiques et de nombreux rapports gouvernementaux. L'auteur défend dans cet ouvrage synthèse — et à l'occasion très descriptif — une position épistémologique très à la mode dans le champ de l'histoire des sciences, à savoir, que « ... l'écologie est une construction sociale, qu'elle est à la fois discours et pratique » (p. 45). Selon Hébert, les dimensions de cette double nature de l'écologie, soit l'écologie scientifique et la « pensée écologiste », auraient en effet une histoire distincte bien qu'elles « s'influencent mutuellement et se rencontrent à certains moments de l'histoire » (p. 18). D'où l'ambition principale de l'ouvrage, qui veut « ... cerner dans son ensemble l'histoire de l'écologie au Québec dans ses deux dimensions scientifique et socioculturelle » (p. 19).

Les trois premiers se concentrent sur les rapports entretenus par les premiers colons avec le territoire de la Nouvelle-France et ses ressources fauniques et floristiques jusqu'à la fin du 18^e siècle. Y sont présentées des études de cas, comme sur les premières pêches européennes de morues ou sur le cadre juridique de la chasse privée en Nouvelle-France, de même que certaines figures de l'histoire naturelle de ces régions, comme le botaniste Michel Sarrazin (1659-1734) ou le naturaliste suédois Pehr Kalm (1716-1779). Le quatrième chapitre, somme toute isolé du reste de l'ouvrage par le thème abordé en histoire des idées, traite de l'émergence de la notion de paysage au Bas-Canada et de son inscription dans la culture anglo-saxonne du pittoresque. Entre l'exploitation de la « vache marine » au 18^e siècle et le « paysage dans la tradition picturale » du 19^e

siècle, la période couverte par les premiers chapitres demanderait d'être justifiée analytiquement. Cette périodisation déroute le lecteur qui s'en trouve à perdre la logique de l'ouvrage.

Les chapitres 5 à 8 sur l'exploitation et la protection des forêts, de la faune aviaire, de la faune marine et de la faune mammifère, du début du 19^e siècle au milieu du 20^e, nous ont paru être les plus intéressants et les plus cohérents sur le plan analytique, car Hébert réussit à montrer au lecteur cette « construction sociale » de l'environnement dont il traite en introduction. Par la présentation d'étude de cas sur les manipulations du territoire et de ses ressources à des fins économiques par la science, l'auteur démontre la relativité du concept de protection de l'environnement, contingent qu'il fut aux trames intellectuelles changeantes. Il en présente un exemple patent lorsqu'il discute de l'introduction du moineau à des fins de contrôle des insectes. Or cette espèce aviaire exotique au Québec s'est avérée être finalement un fléau granivore.

Les trois derniers chapitres traitent quant à eux des rapports entre l'évolution de la discipline de l'écologie scientifique de 1930 à nos jours, sa diffusion graduelle dans la sphère publique par l'activité d'institutions scientifiques, comme la Société canadienne d'histoire naturelle, et la politisation accrue de certaines figures clefs du champ de l'écologie scientifique québécois, comme le frère Marie-Victorin, le biologiste Gustave Prévost ou l'écologue Michel Jourdan. Cette mise en contexte de l'émergence d'une sensibilité publique à l'environnement et du développement de l'écologie scientifique prépare le dernier chapitre de l'ouvrage. Hébert y traite des institutions gouvernementales et paragouvernementales oeuvrant à la gestion des problèmes environnementaux au Québec, comme le ministère de l'Environnement créé en 1979, et de leur place dans les organisations internationales de protection de l'environnement, comme l'Union internationale pour la conservation de la nature.

Cette approche par thèmes présente certains problèmes, en particulier en regard de l'étendue du sujet abordé. Par exemple, bien qu'Hébert souligne le lien existant entre l'exploitation forestière et la reconfiguration du paysage agroforestier au Québec du 19^e siècle (p. 186), aucun chapitre n'est offert sur l'agriculture. Or il s'agit d'un secteur déterminant quant à ses répercussions environnementales et autour duquel prennent forme plusieurs savoirs écologiques. Aussi, cette ambition de souligner le caractère construit de la nature et de circonscrire en des moments précis la dialectique entre écologie scientifique et écologisme est peut-être l'aspect le moins bien réussi de l'analyse. L'auteur a en effet tendance à instrumentaliser son argumentaire pour justifier cette « construction sociale » sans ouvrir sur des problématiques que ce concept théorique

autorise. Ce faisant, on trouve à lire un curieux mélange d'histoire descriptive et de considérations sociologisantes qui laissent quelquefois perplexe. Par exemple, en référant aux thèses de Max Oelshlaeger, qu'il ne présente pourtant pas dans le texte, Hébert dit à propos de John Muir : « Au lieu d'être antimoderniste, on le considère comme postmoderne, cherchant à unifier les intuitions scientifiques, éthiques, esthétiques et religieuses de son époque » (p. 33). Devant de telles affirmations, le lecteur n'a le choix que de faire confiance à cet ouvrage qui évacue le contexte de production de telles thèses. On aurait préféré qu'Hébert offre une certaine distance critique face à ces thèses, qu'il présente comme des conclusions factuelles. Vu la nature complexe des rapports entre les dimensions biogéophysiques et socioculturelles qui forment l'« environnement », une meilleure définition des angles d'analyse empruntés et une présentation plus structurée des thèmes abordés auraient donc été souhaitables. À cet égard, l'insertion d'un index, nécessaire à tout ouvrage de référence, aurait aussi été commode.

Cela dit, cette synthèse a le mérite d'offrir une trame généralement cohérente des rapports sociaux à la nature québécoise et d'y positionner des acteurs souvent méconnus de l'histoire de l'environnement. Par l'originalité du propos, la richesse iconographique et la présentation de problématiques historiques peu connues du grand public, l'ouvrage d'Yves Hébert est une contribution nécessaire et accessible à la compréhension de ce nouvel objet de l'histoire des sciences au Québec.

OLIVIER CRAIG-DUPONT

Université du Québec à Trois-Rivières